

Au pays d'Alice



Photographie Patricia Baud

Une simple phrase du texte d'«*Alice au pays des merveilles*» de Lewis Carroll choisie comme incipit, et plusieurs photographies rassemblées sur le sujet, sont la ligne de départ collective de plusieurs textes écrits en atelier d'écriture, à la Maison Léo Lagrange de Torcy, à l'automne 2022.

« Un instant plus tard, elle y entra à son tour, sans même se demander comment elle pourrait en sortir... »

Alice se demandait (dans la mesure où elle le pouvait car il faisait si chaud ce jour-là que son esprit était tout engourdi) si le plaisir de tresser une guirlande de pâquerettes valait la peine de se lever et d'aller cueillir les pâquerettes quand, brusquement, un Lapin Blanc aux yeux roses passa près d'elle en courant.

Il n'y avait là rien de particulièrement extraordinaire, et Alice ne s'étonna pas non plus d'entendre le Lapin dire à mi-voix: «Oh, là là! je vais être en retard» (quand elle y pensa à nouveau par la suite, elle se dit qu'elle aurait dû être surprise, mais, sur le moment, cela lui avait semblé naturel). Pourtant, lorsque le Lapin sortit une montre de son gousset, regarda l'heure et se mit à courir de plus belle, Alice se dressa d'un bond car, soudain, l'idée lui était venue qu'elle n'avait jamais vu de Lapin pourvu d'un gousset, ni d'une montre de gousset.

Brûlant de curiosité, elle courut derrière lui à travers champs et arriva juste à temps pour le voir s'engouffrer dans un énorme terrier, sous une haie.

Un instant plus tard, elle y entra à son tour, sans même se demander comment elle pourrait en sortir.

*D'après Lewis Carroll
«Alice au Pays des Merveilles»*

Un instant plus tard, Alice y entrait à son tour, sans même se demander comment elle pourrait en sortir.



GLADYS

Quel ne fût pas son étonnement. Elle n'était pas entrée dans un terrier, mais dans une charmante chaumière. Dans cet antre inattendu, le grand lapin blanc s'affairait. Il avait dressé la table avec de charmantes tasses à thé, ainsi que des petites assiettes assorties, joliment décorées de fines fleurs. Y était déposés de petits cakes garnis de dragées roses. Le lapin l'invita.

- « me ferais-tu !honneur de partager ma table ? C'est l'heure du goûter.

Alice écarquilla un peu plus les yeux et répondit simplement :

- « oui.

Le thé est versé dans les tasses. Les gâteaux engloutis avec gourmandise. Alice n'en croit pas son estomac. Comment tout cela est -il possible ?

Sitôt fini, le lapin débarrasse, et en un éclair tout disparaît et le lapin aussi.

Alice se retrouve seule dans ce lieu, certes féérique, mais là c'est l'angoisse qui la saisit. Elle se demande comment elle va pouvoir en sortir. Elle est entrée sans réfléchir. La sortie ne sera sans doute pas aussi simple.

Elle regarde autour d'elle, pas de sortie visible. Elle commence à se morfondre, à se dire qu'elle n'est qu'une sotte irréfléchie. Elle se laisse tomber sur sa chaise, son dos se voûte, sa tête se pose sur ses genoux. Elle se lamente, elle sent les larmes monter. Elle renifle, s'essuie les yeux, et là, sous sa chaise apparaissent des traits, des chiffres. Elle se redresse, s'empresse de pousser la chaise et la table.

- « Mais c'est une marelle que je vois là, s'écrie-t-elle. Sans se poser de question, la voici qui joue à la marelle. Elle saute à cloche-pied, comme tous les enfants le font. 1, 2, 3, puis 4, 5, 6 et encore 7, 8 et à pieds joints, ciel. Et pschitt, miracle, elle est à nouveau sur la terre ferme, sortie du terrier sans rien avoir compris.

Elle s'ébroue, se tapote, se pince pour vérifier qu'elle ne rêve pas. Elle remet de l'ordre dans sa chevelure et sa mise puis part en sautillant joyeusement.

Odette Gonnot

Un instant plus tard elle y entrait à son tour sans même se demander comment elle pourrait en sortir.

Voudra-t-elle seulement en ressortir ? L'Histoire nous le dira. Peut-être que suivre les pas sautillants de cet étrange lapin lui ouvrira les portes d'un autre monde, d'une autre vie, qu'elle ne voudra plus quitter.

Elle n'avait pas réfléchi, en plongeant sa chevelure dorée dans l'étroite ouverture souterraine, parce qu'il n'y avait pas lieu de le faire. Son instinct lui disait que le voyage qu'elle s'appropriait à entreprendre serait comparable à celui d'une fusée fuyant la Terre pour s'épanouir dans le Ciel, parmi ses habitants et ses secrets.

De la Terre au Ciel. Tel ce jeu de Marelle que tous les enfants du monde ont pratiqué, pratiquent et pratiqueront, qui leur donne l'illusion d'avoir atteint des sommets, d'avoir trouvé le Graal. Peut-être qu'en se glissant dans ce terrier, s'enfoncerait-elle dans de grandes illusions. Ou pas.

Elle eut la sensation d'être littéralement propulsée dans le repaire du lapin, sans s'inquiéter, à aucun moment, de la suite.

Si elle y était entrée, elle pourrait en sortir. Pensée d'enfant. La vie n'est pas aussi simple, mais l'innocence de son enfance ne lui permettait pas de le savoir.

Le lapereau fit brusquement volte-face, semblant très pressé, ses yeux fluorescents rivés sur sa montre à gousset.

-Je ne pourrai pas t'attendre'' souffla-t-il à Alice. Tu es bien trop lente, il faut traverser la vie avec plus d'énergie, jeune fille !

Il prit alors les mains d'Alice, les retourna paumes vers le ciel, pour former une coupe, dans laquelle il déposa délicatement un petit champ de pétales de roses aux couleurs de l'arc-en-ciel.

-Tu sèmeras ces pétales sur ton chemin, tu joueras au petit Poucet. Tu connais le petit Poucet, n'est-ce pas ? Ainsi, à tout moment, si tu veux rebrousser chemin, tu seras aidée par les Roses... Sur ces derniers mots, il prit la poudre d'escampette.

Je vous raconterai une autre fois ce qu'Alice a découvert et vécu dans cet abri improbable, dans ses dédales de surprises.

Sachez seulement qu'elle s'y senti tellement heureuse, qu'en lieu et place des pétales qu'elle avait essaimés, de flamboyants rosiers lui faisaient une haie d'honneur pour sa sortie. Mais jamais elle ne passa cette haie.

Si ce terrier est le symbole du Ciel, alors le Ciel est merveilleux.

Yaël Getler

Je suis Elliot, le petit lapin de garenne, triste qui s'ennuyait à mourir dans le terrier de mes parents. J'ai peur de sortir car c'est l'époque de la chasse. Mes frères et sœurs jouent ensemble, mais ne me convient pas à leurs jeux, car je ne suis pas comme eux. Je suis handicapé, né avec trois pattes et je suis aussi sourd et muet.

Je me suis demandé qui c'était qui pouvait bien rentrer dans notre terrier, je me suis caché. Et c'est alors que j'ai vu apparaître une petite fille magnifique.

Ses habits étaient en lambeaux, elle avait un regard grave mais éclatant.

De sa personne émanait des ondes positives de bonté, humilité sagesse et d'amour.

Des yeux bleu étincelant, malicieuse, un petit air espiègle.

Une déesse, une fée, un ange, une sirène.

Curieusement une lumière dorée flottait au-dessus de sa tête.

Elle avait dans la main une rose.

Cette robe déchirée lui allait à merveille, à croire que ce n'était pas un signe de pauvreté mais d'élégance.

J'étais subjugué.

- N'ai pas peur, petit lapin, ne te caches pas, je ne te veux aucun mal, Veux être mon ami ?

- Je m'appelle Carole.

Elle me caressa les oreilles et le dos. A partir de cet instant, de ce jour nous fûmes amis pour l'éternité. Chaque jour elle venait me rendre visite dans le terrier. Nous discussions, jouions des heures ensemble. Les mois, les années passèrent. Elle fêta ses douze ans, quatorze ans, dix-huit ans.

Un jour, elle ne vint pas me rendre visite, puis deux, puis trois. Elle me posa un lapin. Elle revient enfin au bout de dix jours.

-Je vais partir vivre loin d'ici, j'ai rencontré un prince charmant. Je ne t'oublierai jamais.

J'ai pleuré, pleuré.

Et à partir de ce jour, tous les lapins se mirent à détester les princes charmants. D'ailleurs vous ne verrez jamais un conte, une poésie, une histoire de lapins où il y a un prince charmant.

Joël Hennequin

Alice au pays des étrangers

Un instant plus tard, elle y entrait à son tour, sans même se demander comment elle pourrait en sortir...



WERNER BISCHOF
HONGKONG, 1952

Le lapin intrépide la devançait, traçant des petits motifs sur les parois qu'elle n'avait pas le temps d'examiner. Ce guide à quatre pattes tout poilu est bien rigolo avec son chapeau haut de forme et sa trop grande redingote. Bien que stylé, l'animal l'ignorait totalement

« Mais quel orgueilleux, se disait-elle. Il ne se retourne même pas pour me saluer ». Alors Alice, dans son élan, se mit aussi à réfléchir que les lapins n'allaient pas à l'école et donc n'apprenait pas la politesse. Soyons prudente avec lui. Il a assurément le poil doux, mais ses dents jaunes démesurées pouvaient peut-être mordre.

La chute devenait de plus en plus périlleuse, la vitesse s'accroissait au fur et à mesure du chemin. Elle roulait souvent, les volants de sa robe ressemblaient à un parachute de dentelles blanches. Pourtant Alice constata qu'elle n'était ni fatiguée, ni blessée.

« C'est un très grand toboggan pour enfants et lapins téméraires » se disait-elle pour se reconforter. Mais le temps prenait de plus en plus son temps jouant les farceurs. Le jeu s'éternisait et comme toutes les petites filles, Alice était pressée par son choix de curiosité.

Puis, quelques instants plus tard, comme un commandement impératif donné, après une descente vertigineuse, son corps s'arrêta de tomber. L'arrêt fut brutal et inquiétant.

D'abord ce fut le lapin qui réajusta son manteau, frotta ses moustaches, dénoua ses grandes oreilles. Il regarda sa montre et après un sourire narquois, il poussa une grande porte en métal travaillé et sortit sans la moindre attention pour la fillette derrière lui. Alice suivit de loin le lapin. Il s'arrêta pour se frotter les babines. Alice étourdie continua de marcher

- Je vais visiter cette nouvelle contrée. « Contrée ! » était un euphémisme. Les choses en vue apparaissaient si différentes qu'elle trouva un nom pour ce lieu étrange : « Pays des Etrangers, étranges ».

À sa grande stupeur, les gens avaient un regard très différent des habitants de son village. Leurs yeux tout en longueur les faisaient ressembler à des masques de mardi-gras toujours en train de sourire. Leurs cheveux foncés baladés par le vent, se tenaient aussi raides que le corps qui les habitait. Leur marche était petite et saccadée comme un métronome en action perpétuelle.

« Ils ressemblent à des citrouilles montées sur un squelette d'épouvantails, des pantins horlogers » s'étonna-t-elle. Elle décida d'aller un peu plus loin oubliant complètement le Jeannot prétentieux.

Dix minutes plus tard, elle se trouva à l'entrée d'un joli petit village avec pleins de petits ponts en bois sur des rivières très peu larges. Elle s'approcha discrètement. Les habitants semblaient très pressés mais très aimables entre eux. À chaque nouvelle rencontre, ils s'arrêtaient pour se courber en signe de salutation et repartaient aussi vite avec de petits rires gloussants.

« Drôles de gens ! » s'amusa-t-elle, sautillant comme eux. Je suis bien contente d'être là conclut-elle. Ils ne sont pas plus grands que moi et plutôt sympathiques.

Une autre surprise attendait Alice qui laissa échapper un cri. Les petits-enfants d'ici mangeaient les contenants. Sur son chemin, Alice venait d'apercevoir un petit garçon dévorant son assiette. Alors elle se dit les gens de ce pays font les choses au pied du mot, de la lettre : Comme sa maman lui répétait souvent : « Mange ton assiette Alice au lieu de rêver... »

Patricia Baud

« Un instant plus tard, Alice y entra à son tour sans même se demander comment elle pourrait en sortir. »



COLLECTION ANDREAS BROWN

Après le long couloir ou labyrinthe vert, Alice découvrit tout contre le mur une table où était dressé le petit déjeuner de porcelaine, servi sur une table blanche brodée. Alice se dit alors : « ma poupée de chiffon avait comme siège la chaise haute où nous nous sommes tous calés un jour... »

Son chien Dagobert participait à la fête, les deux pattes avant posées sur la table, quémendant une part de dessert qu'il avait détectée. Alice ajouta pour elle-même : « Sans oublier la chatte Câline qui nous regardait bêtement avec son beau sourire... Alice se dit encore : « j'étais engoncée sur une chaise trop grande pour moi, avec ce nœud hideux dans les cheveux... »

Alice répéta ensuite dans sa tête : « je prenais le thé... Qu'on se le dise, cette boisson à l'âge que j'avais m'était interdite. Trop d'excitation dirait ma femme de cour... »

Contre le mur, des volutes de fumée sortaient d'un banal feu de bois allumé dans la cuisinière. Alice dit à voix haute :

-Le bruit du feu qui crépite me mettait en joie. Nous n'avions pas souvent le temps de sourire dans cette vie d'enfant. Nous faisons comme les adultes à dix-sept heures, nous discutons nonchalamment de tout et de rien pour le simple plaisir d'être là...

D'un seul coup elle eut une pensée soudaine : « comment vais-je sortir de ce beau moment de partage, de convivialité et de jeux ?

Sylvie Pétel

Devinez qui je suis?

Un instant plus tard, nous y entrons, sans même nous demander comment nous pourrions en sortir.

-Je m'appelle Alice-Fleur, Maman a beaucoup d'imagination. Elle invente des histoires, et raconte que je suis une petite fleur sauvage, espiègle et intrépide.

Devinez qui est mon ange gardien ?

Assise dans l'herbe, sous le cerisier en fleurs, je cajole " Panpan Fou-Fou" mon lapin blanc très coquin et rusé. Maman me l'a offert pour mon non-anniversaire. Il se régale en léchant les pétales sucrées.

-Panpan, tu vas encore devenir fou-fou !

Devinez où ... Promenons-nous dans...

Panpan Fou-Fou tapa plusieurs fois de la patte, la loupe à la base du tronc, s'ouvrit. Il sortit sa montre connectée à gousset.

-Je vais enregistrer notre itinéraire. Voyons, voyons, à l'intersection n°5, direction, Mousse à la mûre puis à la poire. Quatre miles pour aller jusqu'au Damier gazonné... Je programme ta nouvelle taille, mes pattes aérodynamiques... Allez hop, grimpe et cramponne toi !

Les quatre pattes en l'air et sa fourrure au vent, nous nous élançâmes dans un système racinaire plein de turbulences.

Je criais dans les loopings et riaais aux éclats lorsque Panpan s'engouffrait dans les tunnels verdoyant en colimaçon pour m'étourdir de joie.. La vitesse exaltait les parfums frais de fruits et de fleurs comestibles qui attisaient notre gourmandise. J'écarquillais mes grands yeux bleus, couleur malice, en apercevant l'horizon.

La descente s'amorçait toute en douceur en glissant sur le manche d'une cuillère à thé, pour atterrir dans une tasse géante au milieu d'une clairière.

Panpan Fou-Fou sautillait au bord de la tasse.

Il vint se lover sur les genoux d'Alice-Fleur, qui avait retrouvé sa taille.

Les tasses aux couleurs chatoyantes se mirent à tourner sur elles-mêmes, enchantées. Une cloche retentit, Panpan Fou-Fou se percha sur l'épaule d'Alice-Fleur. Les buissons s'entrouvrirent, une à une, les tasses se dirigèrent vers un labyrinthe de buis en fleurs.



Photographies Noella Redais

Le valet de cœur surgit, tenant délicatement un plateau de mille-feuilles dégoulinant de crème pâtissière. Des choux nappés de glaçage multicolore et de perles de sucre, chantonnaient en escaladant une avalanche de coulis de framboise, pour élaborer une pièce montée musicale.

Alice dit :

-Moi aussi je veux m'amuser !

Elle prit d'abord le chou arrivé au sommet, regarda Panpan Fou-Fou, puis sa cible en éclatant de rire.

Elle recula de cinq pas, lança de toutes ses forces le projectile.



Un feu d'artifice de saveurs explosa, éclaboussant l'Immaculé Panpan Fou-Fou. Un deuxième chou dégomma la tête du Joker rose et violet, qui disparut aussitôt !

Alice-Fleur, ébahie, s'approcha de la carte, passa son bras à travers l'emplacement de la tête...

Rien, rien, rien.

Le chat tigré pouffa de rire, puis il réapparut face à Alice-Fleur, se léchant les babines couleur pistache. Le chat tigré annonça :

-J'entends la thèière chanter. Puis-je t'inviter à déguster le fabuleux thé aux fleurs du Chechire ?

Noella Redais

Un instant plus tard, Alice entrait à son tour dans un terrier sans même se demander comment en sortir...

Elle glissa sur les fesses comme sur un toboggan pendant de longues heures, peut-être même des jours puisque enivrée par cette sensation vertigineuse elle perdit toute notion de temps.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, son derrière encore tout endolori elle se retrouva dans un centre urbain animé et très peuplé saturé d'odeurs de saveurs sucrées, salées, laquées, acides, amères, pimentées. Son front perla dans une atmosphère moite et humide où l'air lui sembla pauvre en oxygène.

Elle put distinguer au loin deux silhouettes. Celle d'une femme vêtue d'un kimono en toile de lin. Le bras tendu maintenant dans sa main un bol de soupe et une cuillère en porcelaine blanche. Un très jeune enfant se tenait en face d'elle, assis sur un tabouret en bois ; les pieds nus reposant sagement sur le sol, le visage rond, les yeux en forme de lune couleur de jais, sa fine bouche et son nez collés sur le rebord du bol d'où s'échappait des effluves parfumées de jasmin.

Alice sentit son estomac se réveiller tout en se demandant bien à quand remontait son dernier repas.

Alors, qu'elle s'approcha, elle remarqua sur le body fleuri à manche courte du bébé le dessin d'un champ de tulipes rouges ou dissimulé derrière un bouquet, un lapin blanc tenait une pancarte avec un lieu inscrit : Bishof Hongkong 300 mètres.

Alice crut comprendre qu'il s'agissait là d'un jeu de piste. Elle décida donc de continuer son chemin bien qu'affamée, affaiblie.

Elle se faufila à travers le souterrain, sur les parois duquel elle put se diriger à l'aide des flèches dessinées à la craie blanche par ses amis les lapins.

Quelques soupiraux lui permirent d'apercevoir l'extérieur, d'immenses gratte-ciels, des quartiers d'affaires... Alice se perdit dans ses pensées, elle rêva de caramel, bonbons, nougats, barbe à papa ; quand soudainement Eliott le lapin lui prit la main et lui tendit la clef du pays des « rouleaux de printemps » où elle pourrait savourer autant de mets qu'elle le désire, en la félicitant de son courage de sa confiance, de son engagement malgré ses peurs dans l'aventure.

Le bonheur parfois serait-il caché dans l'inconnu ?

Catherine Jacquinet

Un instant plus tard Alice y entra à son tour, sans même se demander comment elle pourrait en sortir.

Après le long couloir en labyrinthe, Alice ne voyait plus que partiellement la queue de Fino, le lapin aux grandes oreilles tombantes frisées.

Mais où voulait-il la transporter ? Quel moyen de locomotion allions-nous utiliser dans cette atmosphère humide de hall de gare ?

Gare Montparnasse en partance pour la Bretagne et plus précisément St-Malo et ses remparts que nous traversons en dégustant une crêpe caramel au beurre salé dans une atmosphère de fin de journée avec un beau soleil couchant. A moins que nous voyagions en hélicoptère ou en jet privé pour voir la mer et ses embruns, c'est quand même plus appréciable. La baignade était fraîche car l'été indien était arrivé et c'était maintenant à l'automne de faire son apparition.

Il persistait quand même une très agréable température, l'après-midi. Le matin nous sortions la fourrure polaire, celle que Fino nous mettait en réserve à la belle saison quoique caniculaire pour l'époque.

Sylvie Pétel

Alice sortit du trou, accompagnée du lapin à gousset. Dans cet endroit, il faisait sombre, mais il était éclairé par une pleine lune rouge.

On ne voyait rien à cause d'un épais brouillard. Quand la fillette marchait, des craquements bizarres semblaient se produire sous ses pieds. Pas de feuilles mortes, non, ni de branchages, plutôt des os. Elle avança avec crainte, prenant par le bras le beau lapin blanc qui faisait mine de ne pas être effrayé. Plus Alice progressait, plus elle avait peur. Ce fut à ce moment-là qu'elle trébucha sur un gros crâne, puis sur un autre...

Elle se trouvait dans un cimetière. Alors, paralysée d'effroi, Alice aperçut une tombe qui l'intrigua un instant et elle s'en approcha. A sa grande stupeur, sur la grande pierre tombale, son nom était gravé. Avec horreur, elle hurla, et le lapin se cacha sous sa jupe.

Sur la tombe, il était gravé : *Repose en paix, notre fille bien-aimée*, et la date indiquée à côté était celle du jour où Alice avait traversé le trou...

Alix Duong

« Un instant plus tard elle y entrait à son tour sans même se demander comment elle pourrait en sortir. »



Photo Lewis Carroll

Pour une fois qu'elle suivait son instinct, elle se trouva en guenilles dans un Palais doré. Le lapin a disparu de sa vue dans le dédale du souterrain, il devait être loin maintenant. Que faire et dans quelle direction aller, rien de comparable ne lui a été présenté auparavant. Tout lui reflétait sa robe déchirée, le luxe de l'ensemble des éléments qui l'entouraient lui fit perdre la mémoire. D'où vient-elle ? Ah, le lapin, la voilà ! Mais où court-il ? Sans répit, sans s'arrêter ramasser des rubis, il s'enfuit vers un autre couloir, cette fois-ci elle le suit. Elle court sans vraiment savoir où ça la mène.

Enfin ils arrivent à une embouchure. Soit elle sort du terrier, soit elle reste explorer cet espace. Rien à faire de plus. Cependant le monde d'où elle vient lui revient en tête. Pas très glorieux. Elle préfère alors ne pas s'en aller, le temps lui est donné de ne plus passer, en effet toutes les horloges du Palais sont figées.

A chaque moment sa pièce. Aussi elle commence à comprendre que la faim l'a menée à un buffet mirobolant. Le lapin lui dit quand même que si elle se plaît ici son monde évidemment l'accueille, mais ne grandira plus et deviendra l'un des Sujets du Grand Chat. Tic-tac, tic-tac... L'exploration prend fin et Alice réalise qu'elle dormirait bien. Elle s'allonge dans un grand coquelicot-dortoir. Alice a loupé le coche. Impossible de retourner à la surface. Ceci dit plus rien ne l'y intéressait, le Grand Chat la nomme Ambassadrice des Emeraudes. Son rôle est celui de les récolter et de les broder sur un grand tapis magique. Que ce soit dans cet univers fantasmagorique ou dans le monde tel qu'on le connaît, tout a un but, un ordre, une réalité.

Cécile Hamy

Suite irlandaise

Un instant plus tard, Alicia entraît à son tour dans le soupirail *sans même se demander comment elle pourrait en sortir*.

En un instant la pauvrete oubliait le réel de sa ville fantôme, ses trottoirs défoncés, ses rues désertes où la mort semblait rôder à chaque carrefour. Stupéfaite, l'enfant abandonnée prit conscience qu'elle était entrée dans une sorte de pli temporel, un autre espace s'ouvrait devant ses yeux médusés. Sur les pas de l'inconnu, elle avait osé pénétrer dans le soupirail qu'une étrange lueur intérieure éclairait.



SARAH MOON

Alicia Reed se tenait immobile à l'orée d'une étrange forêt où les rayons du soleil transformaient les sous-bois en grands miroirs reflétant en abîme l'image de l'orpheline en plusieurs exemplaires...

Elle avait osé suivre l'animal qui craignait quelque retard sur un improbable horaire, un œil planté sur sa montre à gousset. Maintenant l'étendue forestière ne manquait pas de terriers disponibles pour un lapin tardif, retardé, attardé peut-être.

L'air était frais, une légère brise des bois soulevait la capeline usée de la petite fille fagotée dans une longue robe écossaise qui recouvrait partiellement ses bas de laine grise.

A petits pas, elle avançait sur un chemin recouvert de feuilles mortes où tout un monde de vers et de minuscules bêtes rampantes grouillait dans le craquement qu'elle produisait elle-même. Le souffle coupé, Alicia repensa alors à sa ville poussiéreuse, aux cadavres qui venaient d'être ramassés, entassés désormais dans un vilain tombereau de l'armée britannique dont les hommes avaient tiré à l'aveugle sur les passants qui revendiquaient paisiblement pour l'obtention de nouveaux droits civiques. Londonderry subsistait dans l'esprit de la petite fille, comme une Irlande improbable où les grands chênes et leurs feuillages offraient à l'urbanité exsangue comme une ultime survie.

Était-ce possible dans la réalité d'avoir suivi un lapin doué de parole ? Dans quel piège s'était-elle précipitée ?

De grandes fougères humides fouettaient les mollets de la fillette qui progressait plus rapidement vers la lumière qui inondait les hautes herbes d'une étonnante clairière. Là, dans le silence qui l'enveloppait tout entière, Alicia s'autorisa à repenser à sa mère qu'un soldat de sa majesté Elizabeth II avait assassinée. Elle repensa aussi à Mac Gregor qui peu à peu avait pris la place de son pauvre père tombé sous les balles unionistes. Était-ce lui, grimé et pourvu de larges oreilles qui avait interpellé la jeune orpheline ?

Immobile au milieu des herbes, Alicia Reed se dit alors qu'une bonne âme devait veiller sur elle, l'ayant même exfiltrée de la grande cité meurtrie où les coups de fusil avaient enfin fini par se taire.

Avait-elle suivi un combattant clandestin de *l'Irish Republic army* qui lui avait ainsi sauvé la vie ? Était-ce un protestant orangiste qui avait choisi de tirer cette gamine d'un mauvais moment ? Maintenant, la jeune enfant pensa qu'elle ne serait plus jamais en retard pour s'éloigner d'un désastre, que jamais plus elle ne s'attarderait au seuil d'un drame à venir.

Eclatant d'un rire gai et sonore, plutôt confiante dans un proche avenir, Alicia Reed attribua pour elle-même un nom à son sauveur. *Rabbit, Mister Rabbit*, un foutu lapin pacifique qui ouvrait les soupiroux de la survie aux enfants faméliques...

Des mots se dessinaient sur les lèvres enfantines, une comptine naissait. Avec gravité, Alicia poussa sa voix vers les branchages, son pied droit tapait le sol...

-Plus de retard, *Mister Rabbit*
L'Irlande va changer d'habits,
La forêt transforme la ville
Je survis, presque tranquille
Votre gousset me donne l'heure
Celle de la sortie du malheur
Je vous retrouverai, *Lapin des bois*
Nous cheminerons, loin des abois !

Lapin des Bois s'était évaporé comme par magie et Alicia Reed l'avait recherché longtemps. Des mois, des années. Elle avait regagné sa ville, assisté aux négociations de paix, accompagné les Républicains pour apprendre à vivre avec les autres sans souhaiter les flinguer...

Les années avaient défilé et un matin de novembre Alicia Reed s'était mariée dans la grande église désaffectée, là même où les prêtres catholiques avaient jadis communié, un pistolet automatique dans la main. Son mari l'aimait, mais elle s'était lassée, délaissant famille et foyer, Alicia Reed commença sérieusement à faire de la politique. Un trac l'avait subjuguée. « *Ne vous laissez pas faire, suivez le Lapin Blanc aux prochaines élections...* » Elle avait avalé sa surprise et sourit aux anges. Trente ans ou un peu plus avaient passé. Elle était revenue souvent dans la grande forêt et en avait même fait un métier. Garde-forestière, mi-protectrice, mi-magicienne, par choix et reconnaissance.

Après le tract, des lettres lui furent adressées, l'incitant à s'engager, à se présenter aux suffrages des habitants de Londonderry, à ne jamais oublier de tirer la langue aux fonctionnaires anglais. *Lapin Blanc* la harcelait de messages, de conseils, de mots doux pour l'encourager. Alors, elle osa, à cinquante ans passés, diriger une petite liste électorale. Les frères et les sœurs d'une vie difficile la choisirent et Madame Reed fut élue maire de Londonderry.

Assise dans son bureau, certains soirs d'hiver, on l'entendait parler alors qu'elle s'y trouvait seule. Une voix douce l'encourageait.

- Continue, continue, ne baisse pas les bras, je te donne rendez-vous en septembre prochain, Alicia, tu verras...

- *Oui, tu verras, tu verras...* Chantonait la voix nasillarde qu'elle n'avait jamais oubliée.

Et la nouvelle tomba. La Grand-Mère des Anglais était enfin partie en douce, in *Tall Holiday*... En Irlande du Nord personne ne pleura la vieille souveraine, gardant les mémoires intactes et les dents dures.

Elle avait laissé Margareth Thatcher ne pas céder face aux grévistes de la faim, élus, presque agonisants, députés à la Chambre des Communes. La bonne reine aimait les couleurs vives et le sang des opposants au Commonwealth tatouait à jamais ses mains fines.

Fatiguée par les messages médiatiques en boucle qui faisaient une sainte de la tête couronnée, Alicia Reed s'était endormie devant son téléviseur.

Cheveux et poils blancs se mélangeaient. Devant elle, en grand uniforme rouge *Lapin des Bois* poursuivait son discours. Il était Charles, le prince aux grandes oreilles, Charles le Troisième, le grand roi de tous les terriers du royaume uni.

Alicia dormait, elle riait s'étouffait. Le roi n'était là que pour elle, trop chargé de cordons et de médailles.

La voix du monarque devint plus forte et elle réveilla brusquement la rêveuse.

- C'est toi, Alicia Reed qui dirigera la fusion des deux Irlande, toi que j'ai toujours aimée depuis le premier jour, toi qui m'as suivi dans le soupirail...

La télévision était éteinte mais la voix poursuivait. Le lapin déguisé en roi regardait Alicia Reed avec malice.

- Rappelle-toi toujours ceci mon amie : la faiblesse de ce roi loge dans ses oreilles trop grandes, c'est pourtant en elles que nous tirons notre force...

Alicia ne dormait plus, ne rêvait plus. Elle était juste partie, elle aussi, et elle caillassait la reine au beau milieu des rues fracassées de Londonderry, la vaillante sujette irlandaise et la princesse de Windsor allait sans doute se chamailler joliment l'éternité durant...

Alain Bellet